

Le théâtre d'Oriza Hirata face à l'épopée coloniale

Japon 2000. L'auteur et metteur en scène travaille à une relecture des relations conflictuelles entre son pays et la Corée

TOKYO

de notre envoyée spéciale

Pour la Coupe du monde de football, prévue au Japon et en Corée en 2002, Oriza Hirata a été appelé à faire partie du comité d'organisation. Cet auteur et metteur en scène de théâtre, né en 1962, s'est engagé depuis plus de dix ans dans une relecture des relations conflictuelles entre les deux pays. En 1989, il a créé une première pièce, *Gens de Séoul*, dont le titre est un hommage aux *Gens de Dublin*, de James Joyce. Il y a donné une suite, cette année en juin, avec *Gens de Séoul 1919*.

Dans les deux textes, il aborde la question coloniale japonaise sans détour. « *Un million de Coréens vivent aujourd'hui au Japon, où ils subissent un certain racisme, et bien des Japonais pensent encore que la colonisation de la Corée était justifiée. Même mon père, qui, à jeun, est un homme de gauche, tient des propos d'un nationalisme effrayant quand il a trop bu* », affirme Oriza Hirata, derrière ses lunettes cerclées de métal qui lui donnent l'allure d'un jeune homme sérieux.

Gens de Séoul, une pièce parue en France aux éditions Les Solitaires intempestifs, se situe en 1909, « *année de ce que les Japonais ont appelé l'"annexion" de la Corée, qui était en fait une véritable colonisation* », explique Oriza Hirata. Il met en scène la vie quotidienne d'une famille japonaise ordinaire. Installée en Corée, elle est persuadée de la supériorité des colons et de leur mission civilisatrice. « *Les personnages illustrent l'arrogance nonchalante et l'isolement ridicule des dominants* », affirme l'auteur. La même famille revient dans *Gens de Séoul 1919*, au moment où les luttes pour l'indépendance se multiplient, auxquelles elle ne comprend rien.

Oriza Hirata a tenu à écrire un texte « *fait de conversations quotidiennes pour que les jeunes d'aujourd'hui soient touchés intimement par l'histoire* ». Ainsi, Aiko, la fille

aînée, éprise de romans, affirme entre deux tasses de thé que « *le coréen n'est pas une langue qui convient à la littérature* ». En optant pour une écriture simple, dénuée d'effets, Oriza Hirata a trouvé, avec *Gens de Corée*, son propre style qu'il a développé ensuite, par exemple dans *Tokyo Notes* (*Le Monde* du 17 février). « *J'avais envie d'écrire des pièces sur la vie et les gens tels qu'ils sont, et non tels qu'ils devraient être* », se souvient-il. Les mises en scène accentuent volontairement ce choix dépouillé. Pour la création de *Gens de Séoul 1919*, au Théâtre Tram, au cœur de Tokyo, il dispose les acteurs autour d'une table, à laquelle ils sont assis tout au long de la pièce, lisant le texte presque à voix basse. L'éclairage ne change pas du début à la fin. Le jeu corporel ou la musique sont bannis. Oriza Hirata revendique un théâtre « *calme, familial* ».

Parmi les deux grands courants du théâtre traditionnel japonais, le kabuki, proche de l'opéra, et le nô, plus spirituel, c'est ce dernier qui a le plus influencé le jeune auteur. Il a grandi dans un Japon qui redécouvrait ses formes anciennes, après un demi-siècle de mépris pendant lequel les metteurs en scène partaient se former en Occident pour apprendre à copier le style européen, seul en vogue. Oriza Hirata aussi a effectué son voyage en Occident, mais à l'âge de seize ans et à bicyclette...

LA FORMULE DE LA BOMBE

Le livre dans lequel il défend ses conceptions, non traduit en français, a atteint une vente de 30 000 exemplaires. « *Certes, ce sont les comédies musicales importées de Broadway qui attirent le maximum de spectateurs au Japon actuellement. Mais depuis la récession des années 90, les artistes et une partie du public sont plus attirés par l'"introspection"* », commente-t-il. A ses yeux, la culture reste la préoccu-



S. SEKI

Dans « *Gens de Séoul* », créé en 1989, puis « *Gens de Séoul 1919* », présenté cette année, Oriza Hirata aborde la question coloniale japonaise sans détour.

tion d'une minorité car la politique du pays accorde sa priorité à l'économie. « *Avant la guerre, l'éducation visait à transformer les Japonais en bons militaires. Depuis 1945, elle cherche à en faire de bons hommes d'affaires.* »

La critique de la politique impériale trouve un écho croissant auprès des artistes et du public. La pièce *La Cloche de Pandore*, de Hideki Noda, qui condamne l'attitude de l'empereur au cours de la deuxième guerre mondiale, a connu un succès exceptionnel quand elle a été présentée en novembre au Théâtre Setagaya de Tokyo, puis en tournée. A côté de la tendance quotidienne, réaliste, du théâtre d'Oriza Hirata, Hideki Noda illustre l'autre grand courant actuel. Cet auteur, metteur en scène et acteur de quarante ans privilégie un univers fantastique - hérité du nô - ainsi qu'un théâtre visuel et

physique. Né à Nagasaki, la ville qui a subi la deuxième bombe atomique, trois jours après Hiroshima, Hideki Noda a construit sa pièce autour d'une cloche qui abrite la formule de la bombe et qui entraînera la mort de la reine, métaphore du peuple japonais.

« *La Cloche de Pandore a été jouée deux mois à guichets fermés, alors que nos pièces sont données quinze jours d'habitude* », se souvient Taeko Nagai, directrice de Setagaya, une salle prestigieuse qui a accueilli Peter Brook. Simultanément, un autre metteur en scène, Yukio Ninagawa, présentait sa version de la même pièce, faisant, lui aussi, salle comble.

Catherine Bédarida

PROCHAIN ARTICLE
Le nouveau musée
mémorial d'Okinawa